

## Compte rendu de la Soirée-débat du jeudi 19 janvier 2023

Thème : « **Peut-on échapper à sa condition sociale d'origine ?** »

33 personnes étaient présentes. 4 personnes sont excusées.

Jean-Pierre MOREAU cite les personnes qui ont demandé de les excuser et présente ses vœux pour 2023.

« Lors de la transmission de l'invitation au débat de ce soir nous souhaitons aux abonnés *une bonne année 2023 : la santé, c'est essentiel, le courage d'affronter les difficultés quotidiennes et le plaisir de se retrouver entre amis, par exemple lors des soirées de Philo et Partage.*

Ces trois biens : la santé, le courage et le plaisir ont souvent été abordés et soutenus par les philosophes.

Schopenhauer commence son livre « *L'art d'être heureux, à travers 50 règles de vie* » par ces mots : « La sagesse vécue en tant que doctrine serait sans doute assez synonyme d'eudémonisme ». La philosophie, nous le savons, est la recherche de la sagesse, l'eudémonisme est en quelque sorte, le bonheur, la béatitude selon Spinoza (*L'éthique*).

Pour Aristote : « Le bonheur, est un principe ; c'est pour l'atteindre que nous accomplissons tous les autres actes ; il est bien le génie de nos motivations. »

Ainsi, les philosophes de Philo et Partage recherchent le bonheur.

Et, parmi les règles proposées par Schopenhauer on note : « Les neuf dixièmes, au moins, de notre bonheur reposent exclusivement sur la santé ». Donc ; il faut souhaiter à ses amis une **bonne santé**.

Il faut aussi du courage car si « Le but de la société est le bonheur commun » comme le voulaient les philosophes des Lumières (et comme le postule l'article 1er de la Constitution française du 24 juin 1793), nous sommes confrontés en permanence à de petits et gros soucis, ceux qui nous touchent personnellement, ceux qui frappent nos proches et par les évolutions, pas toujours positives, de notre monde.

Le stoïcisme des anciens Grecs ou Romains, les refus et les préceptes de Diogène « Ote-toi de mon soleil ! », les recommandations d'Epictète (*Le manuel*)...peuvent nous aider à faire face. Etienne de La Boétie (*Discours de la servitude volontaire*) ou Henry David Thoreau (*La désobéissance civile*) nous éclairent sur ce que peut être le courage collectif lorsque les temps sont au désordre moral et à la déshumanisation. Mais ce n'est pas simple. Il faut donc se souhaiter du **courage**.

Il nous faut aussi du plaisir, de la gaieté et de la joie. Epicure (*Les lettres*), le philosophe du partage, propose une logique, une arithmétique des plaisirs, pour vivre heureux et, au passage, il insiste aussi sur la santé qu'il définit par son minimum, c'est-à-dire, l'absence de trouble de l'âme (ataraxie) et l'absence de douleur physique (aponie). Il savait se contenter de peu, il faisait « d'un fromage un festin » et il le partageait avec ses amis du Jardin, grecs, métèques, hommes, femmes ou esclaves. Ce cartésien avant l'heure, théoricien des atomes après Leucippe et Démocrite (les scientifiques ont confirmé ses intuitions seulement à la fin du XIXème siècle), est aussi matérialiste. Pour lui, le corps et l'âme ne font qu'un. Il est probablement à l'origine de l'athéisme. Sa réputation de porc, de bafreur, et autre débauché, fut faite à partir de là par ses adversaires de toutes les croyances religieuses. Mais, même ces gens là, nous invitent de temps en temps, à quelques plaisirs, comme St Paul « buvons et mangeons car demain nous mourrons » (*épître au Corinthiens*). Profitons de la vie ! De ses **petits et grands plaisirs**.

Soyez heureux !

C'est ce que je vous souhaite pour 2023 en vous invitant à lire de la philosophie, à philosopher, c'est-à-dire à penser par soi-même, et à partager. »

Ce soir, c'est Elise MAZELIN qui introduira la discussion et Alain CLEMENT distribuera la parole. Nous terminerons la soirée vers 22 h avec un pot convivial.

Nous nous retrouverons le 16 février 2023 pour un débat qui aura pour thème « Poésie et Philosophie ont-elles les mêmes objectifs? ». Attention : ce sera dans la salle du Conseil municipal en Mairie.

### **Rappel des objectifs et méthodes des soirées-débats**

#### **1 - Objectifs :**

- La réflexion n'est pas réservée aux spécialistes de la philosophie. Chacun, quel que soit son parcours et ses études est légitime pour penser sa vie.

- Nos rencontres répondent à un besoin partagé d'analyser et de comprendre ce que nous vivons ici et maintenant, un profond besoin de prendre de la distance et du temps face aux informations accélérées des média. Un besoin de discuter sans arrière-pensée, sans intérêt caché. Une soif d'authenticité.

- Les soirées-débat et les conférences ont pour objectif de nous permettre de réfléchir sur les questions fondamentales, telles que celles du sens de la vie et de réfléchir sur les problèmes de société.

Il s'agit de :

- apprendre à penser avec rigueur, grâce au débat, au dialogue
- apprendre avec le débat, dans la confrontation avec l'avis des autres
- s'entraîner à l'analyse critique
- apprendre à exprimer sa pensée pour la rendre plus claire
- s'appuyer sur l'histoire de la philosophie pour affermir la réflexion

#### **2 - Méthode :**

Les règles adoptées par Philo & Partage concernent essentiellement l'organisation de la prise de parole :

- demander la parole, attendre qu'elle vous soit accordée pour parler
- l'écoute mutuelle, finir par se convaincre que « je » n'ai pas toujours raison tout seul
- admettre que les autres peuvent penser intelligemment.

### **Introduction d'Elise MAZELIN : « Peut-on échapper à sa condition sociale d'origine ? »**

Peu après avoir choisi ce sujet dans la liste proposée, je me rendais chez mon père, déjà bien âgé (92,5ans). Pour discuter, je lui ai fait part du sujet. Il a d'abord été un peu surpris par sa formulation... Je crois qu'il se disait « quelle idée de vouloir échapper à sa condition sociale... ? » En effet, « échapper » est un verbe fort puisqu'il renvoie à la volonté de fuir, au fait de vouloir se soustraire à... Généralement, on veut échapper à un danger, à la police, à la maladie...

Mais il a aussitôt rebondi sur une autre de ses pensées. Il me narra alors les quelques souvenirs qu'il avait de son grand-oncle dont il avait entendu parler étant petit. La famille de mon père est issue d'un milieu où le travail aux champs et l'élevage d'une vache, de poules et lapins, étaient à la fois le moyen de vivre, mais aussi un mode de vie et le seul chemin possible à suivre pour les enfants depuis des générations. Il n'était donc pas question de faire des études ou d'aller travailler à la ville. Seule la terre avait de la valeur.

Ce grand-oncle, pour s'affranchir de la misère, a pris la fuite en partant seul pour les Etats-Unis vers 1830. Il n'a jamais donné de nouvelles et fut déshérité par sa famille.

Il a voulu échapper à sa condition sociale... La condition sociale représente la situation que l'on a dans la société. Elle dépend de notre revenu, de notre métier, de notre niveau de scolarité, de notre manière de vivre. La question posée renvoie au déterminisme, à ces mécanismes puissants qui reproduisent les

inégalités d'une génération à l'autre.

La condition sociale est en partie identifiée par les nomenclatures de l'INSEE. En effet, nos enfants et nous-mêmes, sur les imprimés administratifs, scolaires etc, devons nous déterminer dans une des 8 PCS (Professions et Catégories Socio-professionnelles). On détermine bien des grades puisque l'on parle de : *Agriculteurs exploitants / Artisans, commerçants et chefs d'entreprise / Cadres et professions intellectuelles supérieures / Professions intermédiaires / Employés / Ouvriers / Retraités / Autres personnes sans activité professionnelle*.

Alors, si mes parents cochent la case « ouvriers », suis-je destinée à cocher aussi « ouvriers » plus tard ? Doit-on se poser la même question pour les « cadres supérieurs » ?

Les pauvres veulent échapper à la misère, à des conditions de vie précaires, misérables ou médiocres, sont-ils les seuls à vouloir échapper à leur condition sociale d'origine ? Il nous semble que cela ne se produit pas dans les classes favorisées, sauf si certaines personnes veulent échapper aux références bourgeoises ? mais rares sont celles qui veulent renoncer à leurs conditions sociales.

Néanmoins, on observe bien une mobilité sociale dans les deux sens. D'après Olivier Galland, sociologue, 27% des classes populaires deviendraient cadres. Donc l'ascenseur social existe bien, mais ces chances restent stables, elles n'évoluent plus. Par contre, la mobilité descendante progresserait maintenant plus vite que la mobilité ascendante. En 2018, selon l'INSEE, 15 % des enfants des parents les plus aisés connaissent une « mobilité très descendante ». Mais cela ne semble pas pour autant être une volonté d'échapper à ses conditions sociales d'origine.

En 1960, les chances d'accéder à l'université étaient de 1,4% pour un enfant d'ouvrier, alors qu'elles étaient de presque 60% pour un enfant de professions libérales et de cadres supérieurs. (revue « l'éléphant » 37 – *Une révolution symbolique* – Gisèle Sapiro).

En 2020, ces chiffres sont plus élevés puisque les enfants d'ouvriers représentent 12% des étudiants à l'université, même s'ils correspondent à 24% des élèves au collège. Quant aux enfants de cadres, leur proportion est aussi de 24% au collège, mais de 33% à l'université...

Le sociologue Pierre Bourdieu affirmait en 1964, (avec Jean-Claude Passeron dans « *Les héritiers* »), que les inégalités d'accès à l'enseignement supérieur étaient dues essentiellement à des facteurs culturels. Bourdieu est lui-même ce que l'on appelle un transfuge de classes, c'est-à-dire quelqu'un qui a accompli en une seule génération, une ascension sociale qui aurait dû en demander, statistiquement, plutôt trois. Cette minorité échappe aux mécanismes de reproduction sociale souvent grâce à l'école. Or, les enfants de classes dominantes réussissent mieux à l'école. Il considère que c'est lié à ce qu'il nomme le capital culturel, hérité de l'environnement familial. Il serait déterminant, car il considère que la culture enseignée à l'école, comme la littérature, la musique, l'histoire de l'art... est une culture plus proche de celle des classes dominantes.

En 2014, Chantal JACQUET, philosophe, professeure à la Sorbonne et spécialiste de Spinoza, utilise le terme de « transclasses » (*Les transclasses ou la non-reproduction* – 2014) car il est plus neutre qu'ascension sociale. En effet, ce changement social n'est pas toujours positif. Pour Bourdieu, il peut être aliénant si l'on épouse aveuglement les valeurs du milieu dominant. Le plus difficile ne serait pas de « monter », mais de rester soi. Il ne faudrait pas confondre l'être et l'avoir.

L'individu transclasse est forcément façonné par les mondes qu'il traverse et qui le traversent. Par ailleurs, cela ne se réduit jamais à un parcours solitaire d'une personne volontaire.

Chantal Jacquet s'intéresse aux exceptions et à la méritocratie. Ces transfuges de classes sont-ils une affaire de volonté, de mérite, d'ambition ? Peut-on effectivement dire « Quand on veut on peut ? », pour réussir, il suffit de travailler, et ceux qui échouent - soit s'y prennent mal, soit sont paresseux... ? En introduisant l'idée d'une distinction par le mérite, « on rajoute de l'inégalité symbolique à l'inégalité économique et on humilie davantage les sans-grades. On évoque aussi souvent le « talent », le « don », le « goût de l'effort », des notions aussi vagues que culpabilisantes qui peuvent minimiser le rôle des inégalités de départ.

Chantal Jacquet pense au contraire que c'est l'inverse qui opère, c'est-à-dire : « Quand on peut, on veut ».

En effet, les transclasses ont généralement fait une ou des rencontres décisives dans leur vie, grâce à un enseignant, une amitié, une relation amoureuse. Car si personne n'aide, si personne ne propose une

autre vision, une autre trajectoire, un autre modèle, alors on ne peut pas se projeter, ni se propulser. La volonté ne serait que la partie visible de l'iceberg, et serait plus une conséquence qu'une cause de transfuge.

L'amour, quant à lui, peut être en effet un vecteur très important de passage. En effet, le désir amoureux étant très fort, il brise les barrières de classe. L'amour va permettre de donner une énergie incomparable pour surmonter les différences. C'est le cas par exemple avec Julien Sorel dans *le Rouge et le Noir*, lorsqu'il rencontre Mme de Rênal. Il a été expulsé par sa famille car il n'a pas la force physique pour être charpentier, il est méprisé par son père car il est fluet et car il lit. Par ailleurs il est aussi propulsé par sa rencontre amoureuse.

Être expulsé de son milieu, c'est le cas aussi d'Edouard Louis, (*En finir avec Eddy Bellegueule* - 2014) qui a dû faire face à la honte et au dégoût de sa famille du fait de son homosexualité. Il n'a pas eu d'autre choix que de prendre la fuite, donc d'échapper à son milieu dans tous les sens du terme. C'est seulement dans un 2ème temps qu'il s'est insurgé contre ses parents, contre la pauvreté, contre sa classe sociale, son racisme, sa violence, ses habitudes.

Et lorsqu'un individu réussit à s'élever socialement, cela nécessite de déconstruire et reconstruire son identité, cela passe par des tensions, des trahisons. Annie Ernaux, prix Nobel de littérature 2022 (*La Place* 1983 – *La Honte* 1997) a ce sentiment d'avoir abandonné sa famille, elle a aussi ressenti la honte sociale de ses origines, la honte de ceux qui lui ont tout donné : l'amour, la confiance. Elle parle de l'incapacité de sa mère, femme de ménage, à maîtriser le subjonctif, de ses gifles et ses gros mots, de l'absence de livres, et de la façon de manger de ses parents.

La honte sociale est un affect paradoxal, car elle implique à la fois un détachement et un attachement par rapport au milieu d'origine.

Jean Rohou devenu professeur d'université, spécialiste de Racine – (Jean Rohou, *Fils de ploucs* 2011) écrit : « Le plouc que je fus cohabite avec l'intellectuel que je suis devenu. J'ai quitté le monde où je suis né, et j'ai masqué mon identité première pour devenir un autre personnage. C'était ça, ou la misère et le mépris. Mais j'ai toujours ce frère en moi, qui m'a préservé de l'embourgeoisement et de la sclérose dans l'intellectualisme. »

Plus récemment, en 2021, Nesrine Slaoui raconte son parcours dans son roman « *Illégitimes* ». Admise à Sciences Po Paris et devenue journaliste, elle avait une revanche à prendre, « celle d'une femme issue de l'immigration maghrébine qui subissait au quotidien la violence de classe, le racisme et le sexisme. Celle d'une banlieusarde de campagne à qui certains professeurs de lycée avait dit qu'elle n'aurait jamais le niveau.

Alors dans quelle mesure peut-on échapper à sa condition sociale d'origine ? L'entrée dans un nouvel univers social n'est donc pas seulement une question de salaire, c'est donc aussi son capital culturel, son réseau de connaissances, les spectacles vus, les livres lus, la manière de s'habiller, de parler, de se comporter. N'est-on pas toujours rattrapé par ses origines ?

Autres idées de réflexion sur ce sujet :

Ce thème pourrait être aussi envisagé sous l'angle collectif. La notion de classe sociale est souvent énoncée, et date de la fin du Moyen-Age et surtout du début de la société capitaliste avec la division sociale et technique du travail. Selon Marx, les individus appartiennent à une classe en fonction de leur place dans le système de production. Il oppose ainsi la bourgeoisie et le prolétariat. Certes, il existe des classes intermédiaires, mais ce sont les 2 pôles. La classe sociale dépend donc de sa place au niveau économique (détention ou non des facteurs de production – classe en soi) mais aussi de la prise de conscience collective des intérêts de classe (classe pour soi). Les individus luttent en faveur de leurs intérêts communs. C'est la lutte des classes (Communisme en Chine, et plus récemment, les gilets jaunes).

Ce sujet bien sûr serait traité différemment en fonction de l'époque et des pays concernés. En effet, par exemple, on vit toujours des situations dramatiques en Inde, où les Intouchables (ou Dalits) sont encore cantonnés aux tâches dégradantes. Pire, ces personnes, les femmes notamment, sont volontairement persécutées, violées, mutilées, tuées par des individus de castes supérieures, sans sanction ou quasiment pas. Le verbe « échapper » - du sujet - prend ici un sens encore plus puissant.

## Synthèse des différentes interventions du débat

(réalisée par Jean-Pierre MOREAU, à partir de ses notes et celles de Sylviane)

Dès notre plus jeune âge, nos parents, la famille, les groupes qui nous environnent, nous imprègnent de leurs traditions, de leurs habitudes, de leur façon d'être et de penser. Cela nous forme, nous construit, nous modèle et constitue une sorte de bagage que nous transporterons toute notre vie. Ce bagage sera différent selon le milieu où on apparaît, les conditions sociales dans lesquelles nous allons grandir, évoluer. Il dépend d'énormément de choses très variées, allant de l'histoire familiale, de la région, du pays où on naît, des coutumes locales, des croyances religieuses, du bassin d'emplois, urbain ou rural, du métier des parents et bien sûr des revenus disponibles pour la famille.

La discussion s'est appuyée sur de nombreux témoignages personnels pour tenter de répondre à la question étudiée. Différents parcours ont été cités avec des trajectoires parfois contradictoires mais qui ont soulevé des nuances importantes entre « peut-on » et « veut-on ». Suffit-il de vouloir évoluer, pour pouvoir le faire ? Ou au contraire, faut-il, d'abord, avoir les moyens pour envisager de vouloir changer ? Peut-on avec sa seule volonté désirer et obtenir une meilleure situation ? Quels facteurs extérieurs nous aident ou nous freinent ?

Et d'abord, pourquoi vouloir échapper à sa condition sociale d'origine ?

Des exemples furent donnés d'artisans, d'ouvriers qui se satisfont pleinement de leur sort. Ils trouvent de la satisfaction dans leur travail, le sentiment d'être utile à la société, une certaine reconnaissance... pourvu qu'ils n'aient pas de soucis d'argent, il n'y a pas de raison d'aller voir ailleurs. Un certain charpentier rêve parfois d'accomplir un chef d'œuvre, mais...

Pour d'autres, la mobilité vers une meilleure condition sociale est une nécessité. Par exemple : fuir la faim et la misère, la répression ou la guerre. C'est le cas de nombreux migrants ou réfugiés, actuels ou des générations précédentes. Dans notre pays, c'est toujours le cas pour beaucoup de gens pauvres qui souhaitent simplement vivre mieux. Peut-être que leurs parents, eux-mêmes de condition modeste, les ont incités à « bien travailler à l'école pour avoir un bon métier » ? Peut-être ont-ils découvert qu'il y avait des conditions de vie plus favorables à la leur ? Mais comment y parvenir ?

Pendant un certain temps, la République favorisait l'« ascenseur social », par ses institutions, l'école en premier lieu, le développement de la culture, des bourses d'études accordées aux meilleurs élèves des quartiers populaires, des « passerelles » par les formations professionnelles d'adultes... Les entreprises de leur côté favorisaient la promotion interne. Les syndicats, certaines associations et partis politiques militaient dans le même sens. Désormais, la concurrence farouche et une sélection arbitraire, remplacent les idéaux de justice et d'égalité. Il semble que depuis quelques décennies, la société républicaine soit en panne et comme l'a dit un participant : « quand l'ascenseur ne fonctionne plus, il faut prendre les escaliers ». Mais, c'est plus difficile, il faut encore plus d'efforts, de volonté, de pouvoir, d'imagination, peut-être quelques relations, de la chance, des portes ouvertes... pour s'échapper et se construire un meilleur avenir.

Plusieurs se sont exprimés pour constater la dégradation de l'éducation et de l'instruction et que c'était là un frein, non seulement pour bien vivre en société, mais aussi pour y assumer sa citoyenneté et influencer sur son avenir. On ne peut pas être libre si on n'a pas les moyens pour exercer cette liberté, c'est-à-dire, si on est privé de l'éducation et de la culture qui nous permettent de comprendre notre monde et d'agir en connaissance de cause. On peut se glorifier d'avoir 98% de réussite au bac mais, si le contenu est défaillant, si les connaissances générales sont insuffisantes, les individus ne peuvent pas évoluer aisément dans les vicissitudes personnelles ou professionnelles. L'orientation des jeunes vers des métiers industriels ne devrait pas les priver des connaissances classiques générales dont on a tous besoin.

Lorsque les parents nous incitent à monter d'un cran (l'ouvrier vers le travail de bureau, l'employé vers l'enseignement, le pharmacien vers la médecine...), c'est pour ne pas reproduire éternellement leur condition, pour rompre ce qui semble un déterminisme et surtout, souhaiter que leurs enfants aient une

vie plus heureuse que la leur. Avoir un bon métier et ne pas souffrir de manquer d'argent. Parfois, on a un métier qui rapporte beaucoup, mais qui n'est pas satisfaisant par rapport à notre morale, à notre éthique. Par exemple : ce trader qui a quitté l'établissement financier où il gagnait très bien sa vie pour aller sculpter et vendre des objets en bois à la campagne. Est-il resté en costume-cravate dans son nouveau territoire ? Comment a-t-il été accueilli, intégré dans la ruralité ? A-t-il du changer son langage, son comportement, ses habitudes de vie ? Et qui lui a donné l'envie de redescendre l'échelle sociale pour se sentir plus en accord avec lui-même dans ce nouveau travail ? Cela n'a sans doute pas été facile. Mais ce doit être encore plus difficile quand cette « régression » n'est pas choisie. Et on sait maintenant que ces cas ne sont pas rares : une maladie, un accident, le chômage, un divorce et c'est la chute.

Le cas de l'Inde et de ses castes fut évoqué avec la quasi impossibilité d'évoluer de l'une à l'autre. Dans notre pays, il n'y a pas de caste et même le terme de classe devient obsolète, on parle plus pudiquement de catégories socioprofessionnelles. Cependant force est de constater qu'on ne vit pas de la même manière avec le RSA ou le SMIC qu'avec plusieurs milliers d'euros de revenu par mois. Et, pour intégrer certaines classes, dans un sens comme dans l'autre, il faut connaître, posséder, les codes qui les régissent : l'habillement, le langage, la culture, les centres d'intérêt, les rituels... Sinon, on va se moquer de nous et nous rejeter. Or, nous transportons toujours le bagage constitué par nos origines sociales. Il est plus ou moins lourd, mais toujours présent. Pour voyager et être admis, il faut accepter d'en perdre une partie. L'exemple fut donné d'une famille d'origine vietnamienne qui a renoncé au bouddhisme et s'est faite catholique pour être admise dans le village où elle était arrivée. Il faut alléger le sac mais, des caractères acquis, des comportements, des tics ou des habitudes ne nous lâcheront pas. C'est peut-être bien ainsi, car pour être heureux, il est aussi nécessaire de garder son authenticité, on ne peut pas constamment jouer un rôle, imiter les autres, passer pour ce qu'on n'est pas, paraître et ne pas être, « faut pas jouer les riches quand on n'a pas le sou » comme disait Jacques Brel (*Ces gens-là*).

Le racisme et la bêtise continuent de fractionner notre société et de diviser les gens au-delà de leurs catégories sociales d'origine. Au lieu de profiter de leurs apports historiques, culturels et humains, on leur assigne des résidences (tel ou tel quartier, ZUP, pas ailleurs), ou on rejette leur CV rien que sur la consonance de leur patronyme. On crée des ghettos dont ils ne peuvent sortir, « s'échapper » et l'on vient ensuite leur reprocher de vivre en communauté, de se débrouiller comme ils peuvent, sans chercher à s'intégrer.

Certains estiment que l'ambition personnelle ou la libre concurrence dans un monde en croissance permettront de vaincre ces barrières. N'est-ce pas plutôt le respect de l'autre, la compréhension de ses difficultés ou de ses envies, le partage, les échanges, les mélanges, la mixité, la bonne intelligence qui permettront à la société de s'apaiser et aux gens de vivre plus heureux ?

---

#### Bibliographie :

Nous vous invitons à lire les livres cités par Elise et Jean-Pierre.